

LE VOYAGE DE PUYMIROL

(1782)

*Fragment d'une lettre à Mme de ***.*

.....
.....
.....
Je vous conterai que j'arrive
De Puimirol, ville chétive.

¹ Nous tenons cette pièce de M. Delpuch, directeur de la *Sécurité commerciale*, à Agen, qui en possède l'original. Elle porte bien l'empreinte du temps où le genre de la lettre en vers était particulièrement cultivé. Cela demandait peu d'efforts et, sous couleur de familiarité, on en prenait à son aise, non seulement avec la rime, mais encore avec la mesure. Il y a ici nombre de vers, dont on ne saurait, sans un excès d'indulgence, se borner à dire qu'ils ont peu coûté. Tels qu'ils sont, pourtant, et à condition qu'on les prenne pour ce qu'ils sont, un simple jeu d'esprit, ils nous ont paru capables de distraire un moment les lecteurs de la *Revue*. Saint-Amans est de ces hommes dont rien, à la rigueur, n'est à dédaigner. En dehors de ses ouvrages purement scientifiques, de ses mémoires d'archéologie ou d'histoire locales, il a écrit son *Voyage agricole, botanique et pittoresque dans une partie des landes de Lot-et-Garonne et de celles de la Gironde* (Agen, Noubel, 1818, in-8°), où l'observation sagace de la nature se traduit en un langage aussi ferme que brillant. Personne n'a mieux rendu l'impression qu'éprouve le voyageur perdu dans les *pignadas*, quand, vers l'heure de midi, le vent qui agite à peine les feuilles aiguillées des pins, « siffle ou murmure dans leurs cimes altièrès. » Il y a dans ce trop court récit des pages que Ramond, qui visita les Pyrénées avec lui et qui les a magistralement décrites, n'eut pas désavouées. Qu'on lui passe donc, en considération des écrits où il déploie un réel talent, ce trop facile récit échappé à sa verve gasconne.

Ad. M.

— Pour arriver, il faut partir,
Bien commencer pour bien finir,
Me direz-vous ici peut-être ?
Avez raison ; cela doit être.
Donc, partis lundi fit huit jours,
Mon sac farci de calembours,
Beaucoup de foin dedans mes bottes
Et mes cheveux en papillotes.
Ainsi lesté, j'allai mon train.
Bourbiers, chemins effroyables,
Précipices impraticables
Je franchis tout d'un tour de main,
Et j'arrive au bas de la cote
Sain et sauf, mais couvert de crote.
Falloit ici voir mon manteau
Celui-la couleur de carreau ;
Falloit me voir faire la moue
En le trouvant couleur de boue.
Ah. Puimirol ! Ah. Puimirol !
Si plus je dirige mon vol
Vers toi, dans la saison humide,
Que ma maitresse soit perfide
Ou que j'éprouve le chagrin
De perdre le gout du bon vin !
O la plus caduque des villes
Que nos ayeux juchoient partout
Lors des guerres dites civiles,
Mais qui ne l'étoient pas du tout,
On ne verra dans tes ruines
Bientôt ni voisins ni voisines
Tout au plus un marguillier
Le curé, le juge, un barbier,
Quelques indigentes coquines,
Par ci par là des gens farines,¹

¹ « Puimirol, ainsi que tout le monde le sait à deux lieues à la ronde, est une ville très commerçante en farines de minot. Cela fait qu'il y a des mi-

Au lieu des preux bardés d'acier,
Au lieu des chastes demoiselles,
A quinze ans encore pucelles,
Au lieu des druides courtois
Dont tu te vantois autrefois,
Qui menoient si joyeuse vie
Et qui fesoient les bons enfans.
Que deviendra la confrairie
De tes devots penitens blancs ?
Et cet ormeau, sur la grand'place,
Autour duquel la populace
Le dimanche s'en va dansant ?
Que deviendra le monument
De ta sublime citadelle,
Dont une moitié chancelle
Et l'autre ne tombera pas ?

Ainsi grim pant, je parlois bas,
Lorsque au milieu de la carrière
Je voulus lever la paupière.
Mais, dame encore je frémis
Du danger où si tôt me vis.
Là, rochers chauves et pelées
S'en vont poiguardant les nuées
Et menaçant le voyageur ;
Là, machicoulis qui font peur
Et remparts à la vieille mode
N'attendent qu'une chiquenode¹
Pour s'écrouter dans le vallon

notiers, des gens à farine, des *gens farines* par licence poétique» (*Note de Saint-Amans*). Cette note demande une rectification et même deux à la rigueur. Puymirol est aujourd'hui sans commerce d'aucune espèce, d'où suit que les *gens farines* ou plutôt les *Jean Farine* y sont actuellement plus rares peut-être qu'ailleurs.

¹ Nous respectons l'orthographe de l'auteur, qui est à peu près celle du temps où il composa sa bagatelle. Il faudrait mettre des *sic* à chaque instant, ce qui est parfaitement inutile.

Et vous écraser sans façon.
Ainsi craignant la culebute
Je passe, doux comme le miel,
Et croyant à chaque minute
Voir murailles tomber du ciel.
C'en est fait, je suis sur la cote
A *croque-l'aco*¹ me voilà ;
Je bénis Dieu, mon cheval trote
Je vois un portail, alte-là !
Chez Lagrange² enfin je m'arrête.
En son hotel, on me fait fête ;
Je dine bien, m'amuse mieux.
Cousine jeune a de beaux yeux,
Cousin que j'aime comme un frère
Gaité, liberté, bonne chère.
Je me trouve à merveille ici
Et tout le reste est en oubli.

Le lendemain avec mon hôte,
(Lisez ceci distinctement)
Fallut pourtant faire une trote
Et s'en aller trotin-trotant
Vers Passaga,³ tout bonnement,
Malgré le nord qui nous houspille.

¹ La fête de *croque l'aco* (Avale toi ça) se célébroit autrefois à Puymirol avec plus de pompe et de solennité qu'on ne le fait aujourd'hui. C'étoit des processions ediffiantes, où l'on chantoit des litanies auxquelles les assistans repondoient : *Croque l'aco*. La fête étoit terminée par un sermon sur les mêmes paroles. — (*Note de Saint-Amans.*)

² Saint-Amans et M. Lagrange, comme il l'appelle simplement, étoient cousins, par suite d'une union contractée, vers 1758, entre Marie-Thérèse (dité Serène) Boudon de Saint-Amans et noble Michel de Lagrange, écuyer, sieur de Tayrac, chevalier de l'Ordre royal de Saint-Louis, brigadier des gardes-du-corps du Roi.

³ Propriété située dans la commune de Saint-Urcisse et qui appartenait à a famille de Lagrange. Le membre de cette famille, qui fut l'hôte de Saint-Amans, étoit appelé communément par les gens de Puymirol M. Lagrange-Passagua.

Nous vimes en chemin faisant
Le beau chateau de Mal a dent¹
Avec celui de Fontenille²
Et de Tairac³ l'humble séjour.
Les deux premiers sur ce rivage
A l'amitié sont en partage,
L'autre jadis logea l'amour.
Sur ces sujets longtemps causames,
Allant au pas, au trot parfois,
Tant qu'à la fin nous nous trouvâmes
Sur les confins de l'Agenois
Où cent poteaux marqués de cinq archetes⁴
Disoient aux gens : dans le Querci vous êtes.
Au bout du pont si l'on eut mis
Sur ces poteaux des fleurs de lis
Au lieu des susdites archetes,
Certes j'aurais compté fleurettes.
C'eut été, ma foi, plus joli
Et dames peut-être auraient ri.
— Mais j'ai trop de scrupule aussi,
Car dans cette importante affaire
Plutôt mentir que de se taire.
Une autre fois faudra mieux faire.
En attendant, venant la nuit,
Nous regagnames notre gîte.
Le lendemain matin, du lit
Ne nous levames pas trop vite;

¹ Ce château, qui figure aujourd'hui sur les listes cadastrales sous le nom de Mealeden, est situé dans la commune de Puymirol. Il a longtemps appartenu à la famille des Laville-Lacépède.

² Commune de Tairac.

³ Ce château, qui est pourvu d'un moulin, est situé près du bourg à qui il a donné ce nom, sur les bords de la Seoune. Il appartient actuellement à M. le général de Leyrits, lequel avait, croyons-nous, épousé la veuve du dernier des Lagrange, qui fut maire de Puymirol de 1805 à 1815.

⁴ « Vers parodiés de La Pucelle, qui supposent l'ami lecteur versé dans le blason. » (*Note de Saint-Amans.*)

(Depuis longtemps, vous le savez
Sainte paresse est ma patronne).
Cependant l'horloge résonne.
A dix heures, bien réveillés
Pour La Sauvetat, en personne
Lagrange et moi partons bottés.

La Sauvetat me rappelle
Une fameuse querelle¹
Entre le fromage et le chat,
Dont je fis autrefois état.
Mais les muses sont bien changées
Depuis que les ai négligées.
Si jadis, à La Sauvetat
Le fromage a mangé le chat,
Aujourd'hui dans ce village
Le chat mange le fromage.
C'est bien triste assurément
Mais qu'y faire cependant ?
On dit que par toute la terre
Chat et fromage sont en guerre.
Quoi qu'il en soit, fus enchanté,
D'embrasser Monsieur le curé
Avec le botaniste Itié.²
Causions ensemble après diné,
Lorsqu'avisons dans la prairie
Un cavalier à cheval pie,
Derrière lui portant un sac,

¹ Allusion à une tradition populaire répandue sans doute à La Sauvetat, et qui s'est perdue. Notre collègue et ami M. Bladé à qui ce genre de recherches est si familier, est bien capable de la retrouver.

² M. Itié était docteur en médecine et très occupé. Il ne fut pas seulement habile dans son art, car il pratiquait la botanique avec un tel succès, que Saint-Amans voulut l'avoir pour collaborateur dans la composition de sa *Flore Agenaise*. M. Itié, dont le zèle revit dans son petit-fils, le docteur Bonnel, qui exerce aussi à La Sauvetat, est mort, dans un âge avancé, aux environs de 1840.

Petite croix, petite queue,
Habit, veste et culotte bleue.
Ah ! c'est Monsieur de Ferrussac¹
Courrons aussitôt l'un vers l'autre
— Votre valet. — Et moi le votre.
Eh ! comment va votre santé ?
— Fort bien. Mais avez-vous diné,
Ou voulez-vous prendre une croute ?
— Et vous autres, d'où venez-vous
Par quel hasard sur cette route ?...
Après nous être embrassés tous.
Après mainte et mainte caresse
Et maint propos de toute espèce,
Avoir parlé de Gibraltar,
De manuscrits, de la Gazete (*sic*)
Et dégoisé la chansonète,
Appercevons qu'il se fait tard.
Le soleil terminoit sa rondé.
Son char de pourpre et de rubis
Roulant sur le penchant du monde
Alloit en poste chés Thetis.
Il faut partir, c'est bien dommage.
Les jours sont courts dans l'hivernage ;
Il faut partir, maudit refrain,
Lorsque l'on est le plus en train.
Ah ! partons donc. Jà la nuit, noire
Comme l'encre de l'écrivoire,
Se rapproche, en nous menaçant

¹ Le château de Ferrussac, situé non aux bords de la Séoune, comme celui de Tayrac, mais sur ce cours d'eau même, était le siège d'une seigneurie qui appartenait aux d'Audebart, dont les deux derniers se firent connaître par de savants travaux d'histoire naturelle. Celui dont il s'agit ici fut probablement, André Etienne, qui termina l'*Histoire naturelle des Mollusques*, composée par son père Jean-Baptiste-Louis, et qui dirigea, de 1823 à 1835, le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, qu'il avait lui-même fondé.

De plus d'un fâcheux accident.
.....
Sur le chemin, que savons-nous,
On peut trouver des loupgaroux.
Des sorcières, des filoux,
Surtout des ponts sans gardefous ;
Votre cheval fier comme quatre
Dans un borbier pourrait s'abattre
Et vous faire, sans nul égard,
Passer la nuit comme un canard.
Sur ces propos, nous séparames,
Tous les trois chés nous galopames,
Où d'abord après l'*Angelus*
Nous fûmes tous les trois rendus.

Ici se termine un voyage
Pour ma santé moins fatal
Que le dernier pèlerinage
Que j'ai fait en Portugal ;¹
Un plus charmant à Cilhère
Seulement je pourrais faire,
Si vous.. — Mais chut, et je finis ;
Aussi bien, dira-t-on peut-être
Que le sel manquait à ma lettre
Puisque tant de vers s'y sont mis.

A***, le 20 novembre 1782.

¹ Nous estimons que le Portugal ne figure ici que pour la rime. Saint-Amans, qui, en sa jeunesse, fit d'assez lointains voyages, ne paraît pas avoir visité le Portugal. Il n'en parle dans aucun de ses très nombreux écrits et aucun de ses biographes, — pas même Bartayrès, qui a raconté sa vie avec l'abondance d'une affection respectueusement admirative, — n'y a fait la moindre allusion.

Le Directeur-Gérant,

AD. MAGEN.